

J'ai vu...



Ferdinand de Saxe Cobourg-Gotha.

Eléonore de Reuss.

LE COUPLE BULGARE

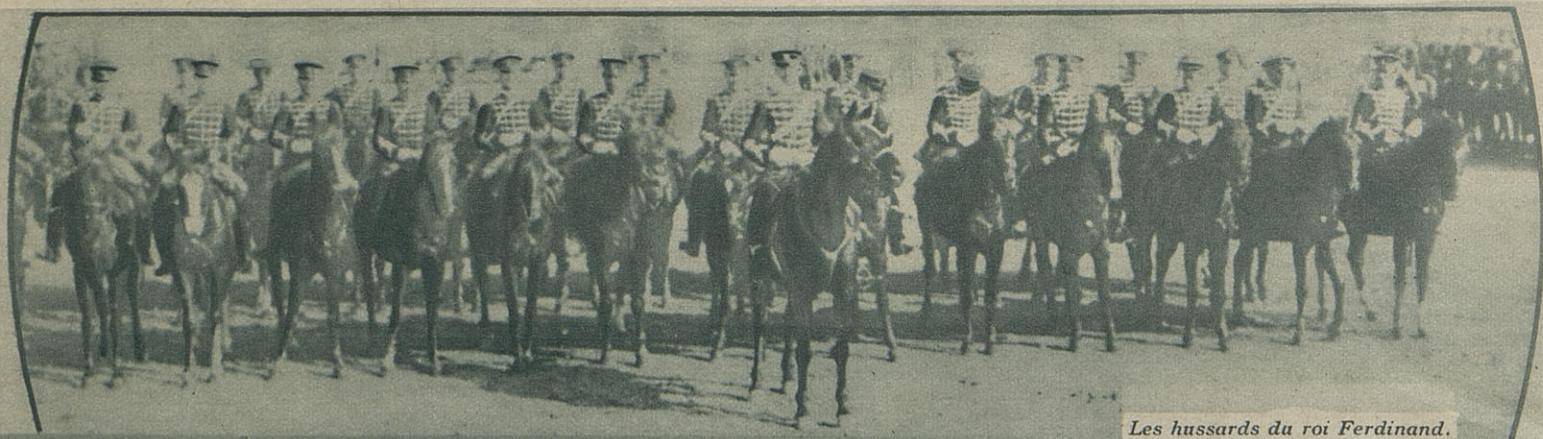
ABONNEMENTS : France : Un an 12 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 8, Boulevard des Capucines.

ABONNEMENTS : Étranger : 20 fr.

J'ai vu

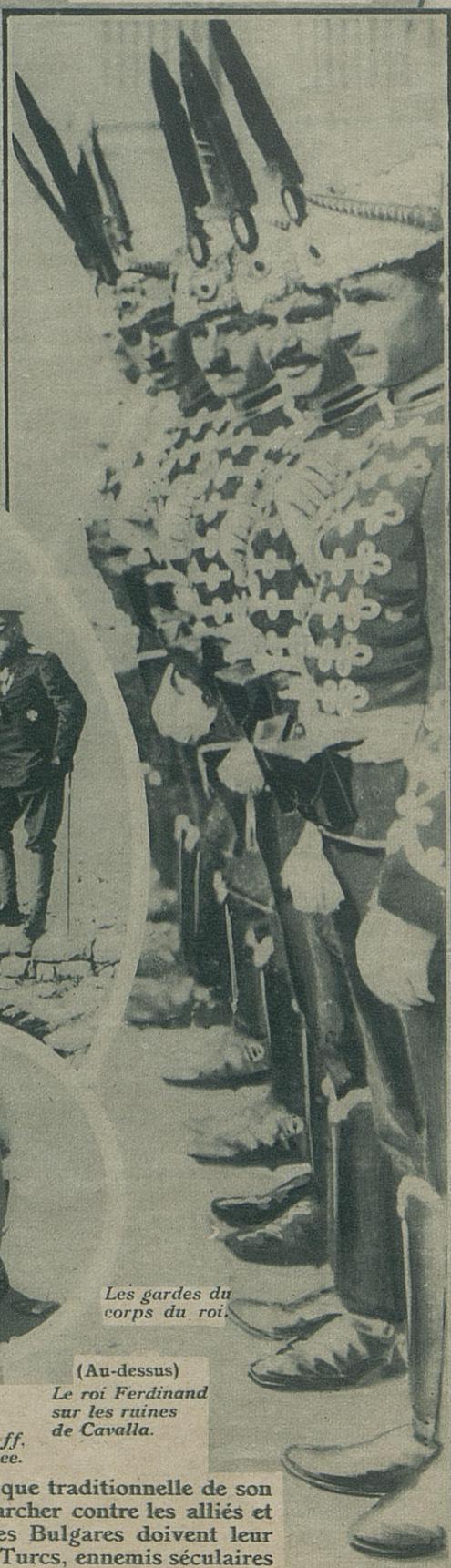
LES BALKANS COURENT AUX ARMES — LES BULGARES MOBILISENT



Les hussards du roi Ferdinand.



Un rêve du roi Ferdinand de Bulgarie : Son portrait en empereur d'Orient qui figure dans la galerie royale, au palais de Sofia.



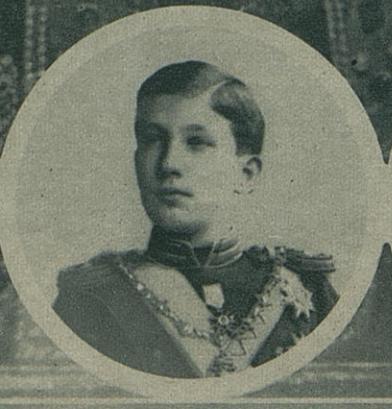
Les gardes du corps du roi.



(Au-dessus)
Le roi Ferdinand sur les ruines de Cavalla.



Général Savoff,
chef d'état-major.



Prince héritier Boris,
généralissime.



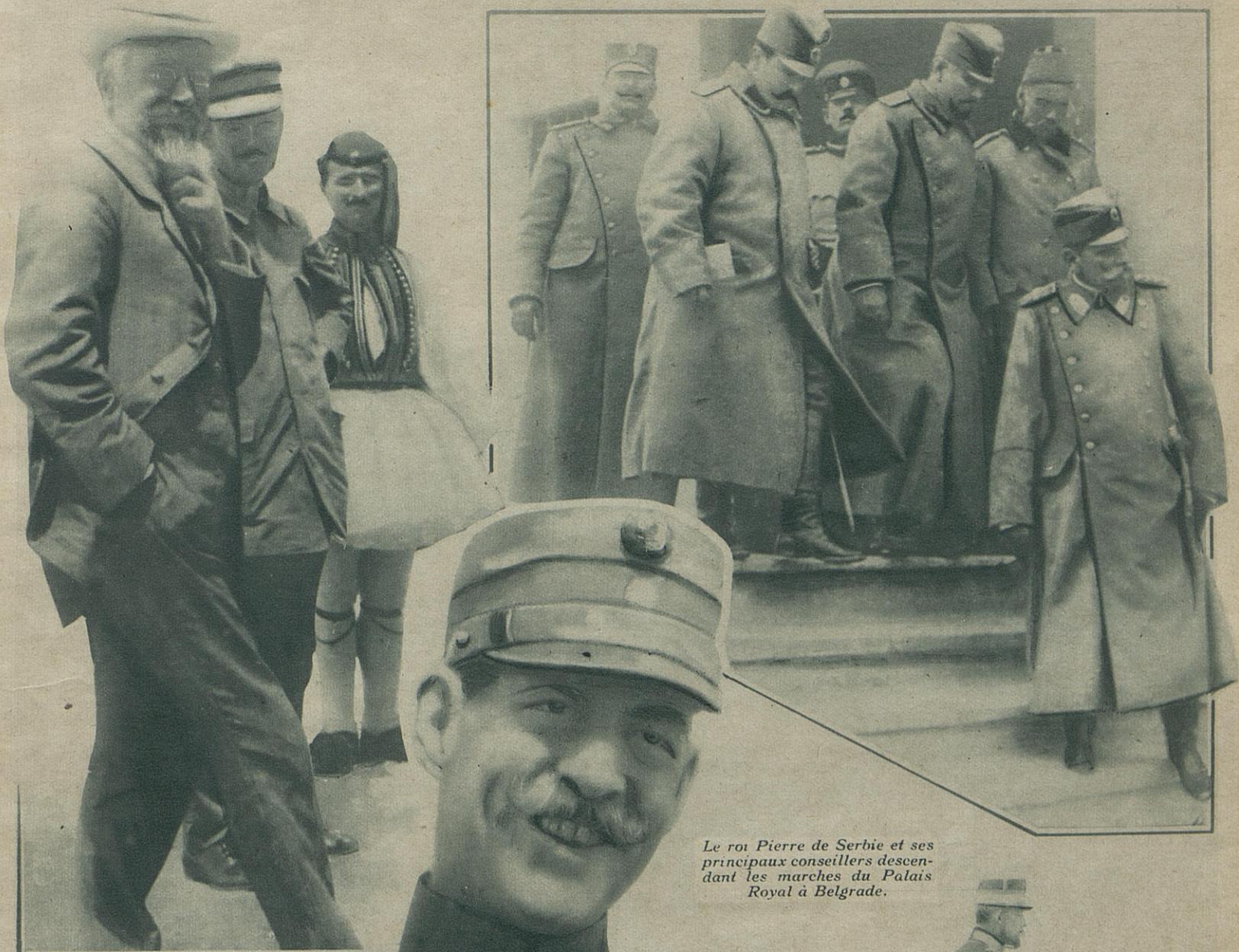
Général Koutinscheff,
commandant d'armée.

A l'heure où les nécessités de notre tirage nous obligent à mettre sous presse, il ne s'est encore passé rien d'irréparable dans les Balkans : mais, pour les esprits les moins prévenus, il est évident que le roi Ferdinand de Bulgarie, pour assouvir de vieilles rancunes, et réaliser ses ambitions démesurées, s'est fait, dans les Balkans, le fourrier de l'empereur d'Allemagne.

Rompant avec la politique traditionnelle de son pays, il se dispose à marcher contre les alliés et les Russes, auxquels les Bulgares doivent leur indépendance, pour les Turcs, ennemis séculaires de son peuple. Il veut prendre à revers les Serbes contre lesquels les Austro-Allemands, pour les

J'ai vu...

CONTRE LES SERBES — LES GRECS MOBILISENT CONTRE LES BULGARES



Le roi Pierre de Serbie et ses principaux conseillers descendant les marches du Palais Royal à Belgrade.

In portrait de Venizelos, le grand ministre grec.



Un portrait inédit du roi Constantin de Grèce.



Cavaliers roumains.

Points de pénétration des armées ennemies en Serbie.

Le roi Ferdinand de Roumanie.

écraser du côté d'Orsova, ont accumulé quantité de troupes et de canons. A la mobilisation bulgare, la Grèce a répondu en courant aux armes. A leur tour, les puissances de la Quadruple-Entente passent à des actes énergiques qui maîtriseront sans doute Ferdinand de Saxe-Cobourg. S'il s'avise de lancer sur les Balkans la torche incendiaire que lui tend l'Allemagne pour

voler au secours des Turcs aux abois, il y perdra sa couronne déjà mal assurée. Quant aux Roumains, jusqu'ici spectateurs du conflit, ils se disposent à prendre les armes, car ils ne méconnaissent point le danger qui les menacerait, si les Austro-Allemands donnaient la main aux Bulgares à travers la Serbie.... Et voilà de quoi faire hésiter Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha.



LA PAROLE EST AU CANON...

Les communiqués officiels, depuis deux semaines déjà, relatent, deux fois par jour, que sur tout le front le canon tonne sans interruption. L'atmosphère, disait un aviateur qui survolait la ligne de feu, en est comme embrasée : l'air brûle, et c'est un duel formidable entre artilleries ennemies. La nôtre domine

l'adversaire, pulvérise ses tranchées, ses blockhaus, fait flamber ses dépôts de munitions, foudroie ses combattants... Bon travail, en attendant la trouée prochaine. Le rude lutteur ci-dessus, magnifiquement assis sur son bâti robuste, a envoyé en 48 heures plus de 3 000 obus sur les lignes ennemies. Et il continue...



LA LETTRE

L'âme visionnaire des poètes idéalise le plus triste décor : ce sont le charme du souvenir, la fièvre de l'espoir, qui magnifient les mansardes. Sous le rayon lumineux qui tombe dans cette grange perdue des Hauts-de-Meuse, un homme, un soldat, seul, insensible au présent, se réfugie dans le rêve, en évoquant de chers souvenirs. Bientôt,

l'attaque sera chaude, le canon gronde déjà tout près ; qu'importe ! Il écrit au crayon, sur des feuilles de hasard, de ces mots éternels et toujours nouveaux que sa femme, ses enfants liront peut-être avec désespoir, en sanglotant... Car, qui sait si les hasards de la guerre ne feront pas, tout à l'heure, de la lettre heureuse un terrible faire-part de deuil ?



Au plateau d'Amance, les Saint-Cyriens contemplant Metz.



Le colonel Guyot commente la charge de Sedan.



Au camp de Mailly les artilleurs de l'escadron de St-Cyr.



Sur le plateau de la Marfée, près Sedan, les instructeurs de l'école.



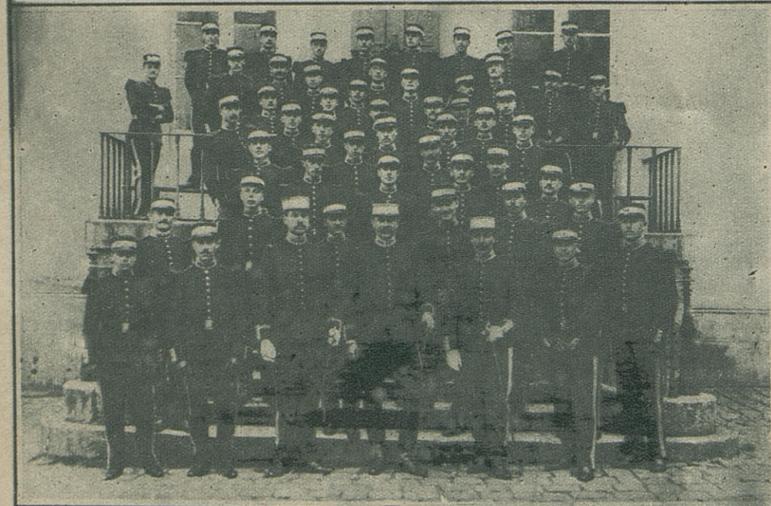
Le général Bigot, commandant l'école, dans le ravin de Mars-la-Tour.



Au sommet du Hohneck, en Alsace, le lieutenant-colonel Mordacq.



La promotion de Montmirail visite à Bazelles la maison des dernières cartouches.



La promotion de la « Croix du drapeau » appelée aussi « promotion des gants blancs ». Plus de 150 élèves sont déjà morts au feu.



La promotion de Montmirail au plateau frontière du col de la



Schlucht. A droite on voit le bâtiment de la douane allemande.



Les élèves de la promotion de Montmirail: 127 des élèves qui la composaient sont morts, blessés ou disparus.

LE DERNIER VOYAGE D'ETUDES ANNUELLES DES

SAINT-CYRIENS A LA FRONTIERE DE L'EST (Juillet 1914)

J'ai Vu n'a pas l'habitude de faire du rétrospectif. Mais nous sommes sûr que nos lecteurs nous excuseront de manquer pour une fois à nos habitudes en faveur des documents ci-contre. Ils marquent

les diverses étapes du voyage annuel des Saint-Cyriens à la frontière de l'est en juillet 1914, sous les ordres du général Bigot, commandant de l'école. Les Saint-Cyriens visitèrent les champs de

bataille de Sedan, de Mars-la-Tour et de Metz, où leurs aînés se battaient en 1870 et où bientôt ils allaient eux-mêmes verser leur sang pour la patrie. Que de noms glorieux parmi ces jeunes héros

que l'on voit sur cette page ont été inscrits au tableau d'honneur de l'école ! Des deux promotions, celle de Montmirail et celle de la Croix du drapeau, trois cents ont été déjà tués face à l'ennemi.



LE RÉVEIL D'UN CAMP EN ARGONNE

(Tous droits réservés.)

Il faudrait la plume d'un romancier pour exprimer le charme attendri, la fraîcheur veloutée de cette aube de septembre à la lisière des bois de l'Argonne. Ces jolies tentes de toile, poussées

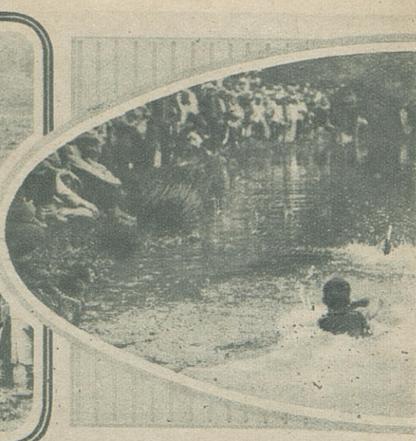
en une nuit sur ce versant de colline comme de gros champignons blancs, ces fumées bleues qui montent mollement à travers les branches, évoquent des images riantes et pacifiques de tou-

risme ou de camping. Et pourtant, peu de tableaux sont plus guerriers. Si l'on veut examiner attentivement chaque tente, on la voit grouiller de cavaliers harnachés et qui vont se précipiter

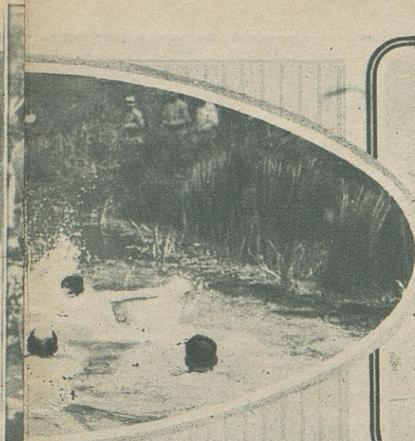
tout à l'heure sur leurs chevaux déjà sellés. Et vers la tente du grand chef, que l'on voit au bas du document, déjà les officiers vont chercher les ordres pour le départ en reconnaissance.



L'épreuve du saut en hauteur.



LA COURSE



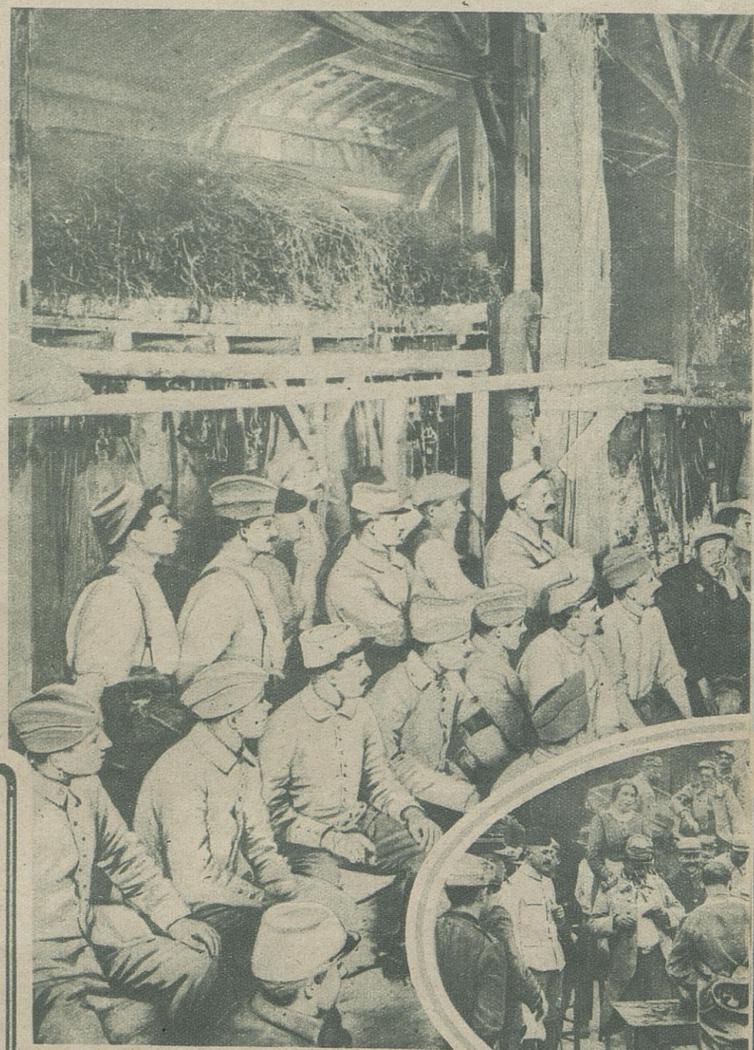
AU CANARD.



Le concours du plongeon.



Le jeu de la marmite.



L'AUDITOIRE ET LES ACTEURS DE LA REVUE "KAMERADE!" INTERPRETEE PAR DES SOLDATS



DANS UNE GRANGE DE L'ARGONNE OU LES COMBATS JOURNALIERS N'ENLEVENT RIEN A LA GAÏETE DES POILUS



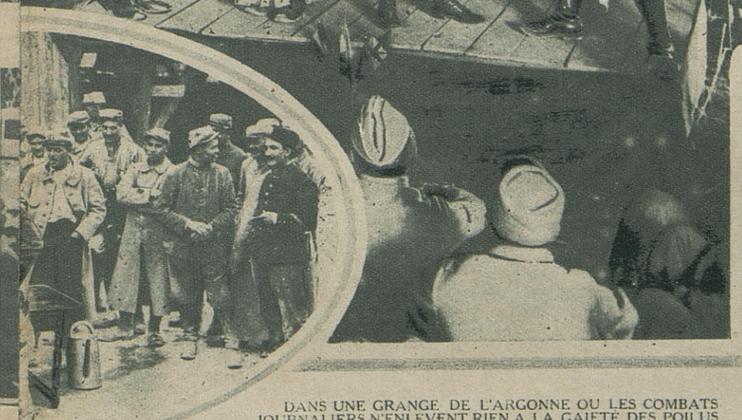
Le jeu du baquet.



La course à la cuvette



La lecture du palmarès, les membres



Une femme figure parmi du jury.



La course rampante sur le ventre.

NOS SOLDATS S'AMUSENT SUR LE FRONT :

Il semble que la vie du front, simple et de plein air, restituée à ceux qui se battent, même parmi les vétérans qui s'engageront et qu'on a appelés « les poilus aux poils blancs », une âme neuve, primitive, et curieusement proche de l'état de nature. Débarrassés de toute recherche, de toute com-

plication inutile, sans souci du danger de mort qui les guette, ils s'adonnent à cœur joie aux jeux naïfs de leur enfance : le saut à la corde, la course à la cuvette, le jeu du baquet. Parfois, les soirs de repos, ils ont, comme le montre le document central, la bonne fortune d'héberger les acteurs de

JEUX D'ENFANTS ET DE HÉROS

l'illustre « Théâtre du canard poilu », théâtre ambulant qui parcourt chaque secteur du front et donne une revue à grand spectacle : « Pardon! Kamerade! ». Quelque soldat, encore imberbe, y joue avec entrain le rôle de la commère et fait éclater des rires et des applaudissements qu'au-

cune vedette, à Paris, n'obtient jamais, même au plus beau soir de sa carrière, puisqu'ils couvrent la voix même du canon, pourtant très proche. Demain, ce soir peut-être, acteurs et spectateurs du « Canard poilu » iront se battre et montrer à l'ennemi que la gaïte est le vrai pain des forts.

Si nous voulons une paix durable...⁽¹⁾

par l'Abbé WETTERLÉ (Suite)

On n'a pas perdu le souvenir du discours étrange que le roi Constantin tint à Berlin, quand il fit remonter à la tactique allemande la gloire des victoires remportées par la Grèce sur la Turquie et la Bulgarie. Cette inutile manifestation jeta un froid à Paris, où, après réflexion, on persista cependant à maintenir au peuple grec des sympathies qu'il semblait mériter.

Dans le royaume hellénique, où les dissensions intérieures des partis ont de tout temps entretenu une dangereuse agitation, le roi règne, mais il ne gouverne pas. Aucun pays n'est plus foncièrement démocratique, mais, hélas ! également plus versatile. Les Grecs sont toujours restés les gens de l'Agora, qui se laissent entraîner par le charme de la parole et qui subissent facilement les influences les plus contradictoires.

INTRIGUES ALLEMANDES. Favorisés par la cour, les Allemands ont su largement exploiter la crédulité d'un peuple dont les ambitions passaient, peut-être à tort, pour démesurées. Ils ont promis aux sujets de la sœur de leur souverain des extensions territoriales énormes en Asie Mineure et même sur les bords du Bosphore. De vieilles prophéties n'annonçaient-elles pas qu'un Constantin rétablirait l'empire d'Orient à la chute du dernier des Mahomet, comme un autre Mahomet avait pris Sainte-Sophie au dernier des Constantin de Byzance ?

Le baron Schenk inonde, depuis des mois, la presse de la Grèce de ses informations mensongères et de ses riches subsides. Il est puissamment secondé dans son entreprise par la légation d'Allemagne, qui ne recule devant aucune manœuvre pour paralyser l'action de la Quadruple-Entente.

C'est à ces intrigues germaniques qu'il faut attribuer la démission imposée à M. Vénizélos et la dissolution de la Chambre. On sait que le peuple grec, malgré la pression formidable que devaient exercer sur lui le ministère Gounaris et les représentants de l'Allemagne, a renvoyé au Parlement une majorité importante de vénizélistes. Et pourtant il semble bien que l'agitation neutraliste des agents de l'empire germanique a complètement modifié la mentalité grecque.

M. Vénizélos voulait une intervention immédiate de la Grèce contre la Turquie. Il savait que le sacrifice de Cavalla donnerait satisfaction entière aux Bulgares et que le rétablissement de la Ligue balkanique, assurant la sécurité des Hellènes en Europe, leur permettrait de trouver de larges compensations en Asie.

En hâtant la prise de Constantinople et en rendant possible le ravitaillement de la Russie par les Dardanelles, la Grèce eût hâté de six mois la fin de la guerre. Est-il dès lors surprenant que les Alliés semblent peu disposés à oublier l'ingratitude d'un pays qui leur doit son existence et que leurs sympathies pour les revendications des Grecs aient diminué d'autant ?

La Quadruple-Entente a demandé officiellement au gouvernement du roi Constantin de consentir aux rectifications de frontières qu'exigeait la Bulgarie. M. Gounaris a opposé à cette demande une fin de non-recevoir catégorique. Le parti vénizéliste pourra-t-il revenir sur cette décision ? On l'ignore. Si la Grèce persiste à refuser

le moindre sacrifice territorial, elle perdra tout le bénéfice d'une protection qui la préservait de l'envahisseur et lui assurait pour l'avenir les compensations les plus avantageuses. Ses amis n'auront plus alors qu'à regretter son aveuglement.

LES TURCS. Comme les Autrichiens, les Turcs sont d'avance sacrifiés par l'égoïste Allemagne. Supposons un instant que les empires du centre soient vainqueurs. Si leur succès est obtenu en collaboration avec les états balkaniques, il faudra bien laisser la Bulgarie s'étendre jusqu'à la ligne Enos-Midia et la Grèce s'établir à poste fixe en Asie Mineure. Si au contraire les petits royaumes des Balkans s'obstinent dans leur neutralité, ou bien se rallient à la cause de la Triple-Entente, l'Allemagne et l'Autriche les asserviront et s'assureront par là ce que M. de Roventlow appelait la « chaussée » libre conduisant à Constantinople.

Les Turcs ont déjà, depuis quelques mois, un avant-goût de ce que serait le servage dont les Allemands les menacent. Établis à Stamboul, sous prétexte d'organiser la défense nationale, les officiers du Kaiser se comportent en maîtres absolus, donnent des ordres aux ministres, pendent les généraux ottomans qui leur déplaisent, font marcher, au doigt et à l'œil, même les Jeunes-Turcs, qui les ont appelés. Jamais tyrannie aussi barbare ne s'exerça sur un peuple « ami » et sur une armée alliée. Le Prussien n'a jamais su mettre de l'huile dans les jointures. Il est toujours hautain et impertinent, dès qu'il se sent fort. Son dédain pour l'étranger ne connaît pas de bornes. Sous prétexte d'imposer l'indispensable discipline à un peuple qui en fut toujours dépourvu, il dépasse en cruauté, à Constantinople, même le sultan rouge.

Son emprise ne date pas d'hier. Depuis vingt ans l'Allemagne s'était appliquée, avec la patience et la méthode qu'elle sait apporter à ce genre d'entreprises, à mettre la main sur tous les services publics de la Turquie. Banques, services des douanes, des postes et des chemins de fer, administration civile elle-même, les sujets de Guillaume II s'étaient infiltrés partout et avaient réussi à éliminer presque complètement leurs rivaux français et anglais. Quant à l'armée, elle était tout à fait germanisée depuis que Von der Goltz Pacha en avait pris le commandement, ce qui ne l'avait pas empêché d'être ignominieusement battue par les Serbes, les Bulgares et les Grecs en 1912.

LEUR PASSÉ. Il est vrai que les Turcs sont, depuis plus d'un siècle, habitués à n'enregistrer que des défaites. En 1783, Abd-ul-Hamid perdait la Crimée et Kouban. En 1792, le sultan Sélim acceptait les empiètements de l'Autriche sur ses États. Tandis que pendant l'époque révolutionnaire les Français débarquaient en Égypte et en Syrie, les Russes annexaient la Moldavie et la Valachie. En 1822, la Grèce se révolta, et proclama son indépendance sept ans plus tard. Après la guerre de Crimée, la Roumanie devint autonome. En 1863, le Monténégro s'affranchit à son tour. La guerre russo-turque de 1877 permit à la Bulgarie de devenir un royaume souverain et à l'Autriche d'occuper à titre provisoire (un provisoire qui devait devenir définitif) la Bosnie et l'Herzégovine. Entre temps les Anglais s'étaient installés en

Égypte, où la suzeraineté du sultan ne fut plus que nominative pour disparaître ensuite complètement. La Crète se détacha de l'Empire ottoman pour devenir grecque, après avoir, pendant quelques années, été administrée par les six grandes puissances protectrices. La première guerre balkanique enleva en 1912 aux Turcs la Macédoine et la Thessalie. Depuis 1830, les États barbaresques (Alger, Oran, Constantine) avaient été annexés par la France, qui devait plus tard y ajouter la Tunisie et le Maroc. A l'Italie devait revenir, il y a quelques années à peine, la Tripolitaine et la Lybie. Dans l'Arabie, les tribus étaient en révolte constante contre le padischah. De plus, dans ce qui restait de la Turquie le régime des capitulations, le contrôle financier et administratif le plus dur, la mise en régie étrangère des chemins de fer, des ports, des finances, avaient complètement paralysé l'action des Ottomans.

C'est ainsi que le puissant empire créé par les successeurs de Mahomet s'effritait s'émiettait avec une régularité mathématique. Si la Turquie n'avait pas encore disparu de la carte de l'Europe, c'était uniquement parce que, dans ce pays monstrueux, où tant de nationalités rivales se combattaient avec acharnement et où les musulmans n'arrivaient à maintenir un ordre précaire qu'en procédant périodiquement à des massacres en masse de chrétiens, les rivalités qu'excitait la succession de l'homme malade prolongeait l'agonie du moribond.

Cela se comprend d'ailleurs, puisque l'Empire ottoman était et restait un anachronisme dans l'Europe moderne. Les Jeunes-Turcs avaient bien essayé de régénérer leur pays en lui donnant une apparence de régime constitutionnel ; mais les mœurs musulmanes étaient en telle opposition avec les institutions de la vie parlementaire, que les nouveaux maîtres de la Turquie n'avaient pas tardé à reprendre toutes les traditions de l'absolutisme sultanesque.

LA LIQUIDATION. Nous sommes arrivés à l'heure de la liquidation. Le principal héritier du Grand Turc sera certainement le tsar de toutes les Russies. L'énorme empire moscovite a toujours convoité la possession des détroits. Rien de plus naturel : les Russes n'ont pas de débouché sur la mer libre. Le port d'Arkhangel n'est ouvert à la navigation que pendant les grandes chaleurs de l'été arctique. Dans la mer Noire, les bateaux de la flotte marchande moscovite sont embouteillés. Jusqu'en ces dernières années les Anglais, qui redoutaient de voir une nouvelle grande puissance maritime pénétrer librement dans la Méditerranée, s'étaient toujours opposés à la réalisation des ambitions de la Russie.

E. WETTERLÉ.

(A suivre).

ABONNEMENTS DE SAISON. — Outre les abonnements ordinaires (France, un an : 12 francs ; six mois : 6 fr. 50. Étranger, un an : 20 francs ; six mois : 11 francs), nous consentons des abonnements mensuels : 1 fr. 50 ; bi-mensuels : 2 fr. 50 ; trimestriels : 3 fr. 75, contre envoi d'un mandat-poste adressé à M. l'administrateur de *J'ai vu...*, 8, boulevard des Capucines.

70.000 FRANCS DE PHOTOGRAPHIES. — *J'ai vu...* porte à 70.000 francs la somme qu'il consacre annuellement à sa documentation photographique et paie n'importe quelle somme tous les documents intéressants, qu'ils se rapportent aux événements de la guerre ou à l'actualité mondiale.

(1) Voir les numéros 20 et suivants.

J'ai vu...

CINQ MILLE ARMÉNIENS SONT SAUVÉS PAR LE CROISEUR FRANÇAIS "FOUDRE"



Les Arméniens à bord du "Foudre". — A gauche : l'embarquement.

Vers la fin de juillet, cinq mille Arméniens, dont trois mille femmes et enfants, s'étaient réfugiés dans les montagnes, près de la baie d'Antioche, pour échapper aux Turcs qui voulaient les massacrer. Jusqu'au début de septembre, les malheureux avaient pu tenir. Mais, il y a trois semaines, manquant de tout, ils allaient

succomber, lorsqu'ils furent sauvés par le croiseur français *Foudre*. L'escadre française de Syrie assura l'évacuation de tous ces pauvres gens. A bord des navires français, les femmes arméniennes et leurs enfants, que l'on voit ici étalant leurs oripeaux aux vives couleurs, furent admirablement soignés par nos vaillants équipages.



DANS UNE TRANCHÉE DE PREMIÈRE LIGNE.

(Agrandissement d'un instantané)

L'homme du créneau et du périscope signalent que l'attaque allemande qu'on prévoyait va se déclancher et que déjà, des abris ennemis qui sont à peine distants de 50 mètres, des Bavarois sortent

excités par les "vorwaerts" rageurs des officiers. On se prépare à bien les recevoir : La grenade au poing, raidés et prêts à l'envoyer par-dessus les sacs de terre, les deux hommes de face attendent



A SOUCHEZ : ON "LES" ATTEND...

(pris à Souchez, le 18 septembre)

les ordres, tandis qu'à gauche et à droite, les autres soldats guettent, le fusil prêt. Peu de documents, nous semble-t-il, parmi ceux déjà publiés et pris en plein combat, ont donné cette

impression d'énergie résolue, de bravoure tranquille, parce que sûre de soi. On remarquera que tous les hommes sont coiffés du nouveau casque et qu'il complète bien une allure guerrière.

(Tous droits réservés.)

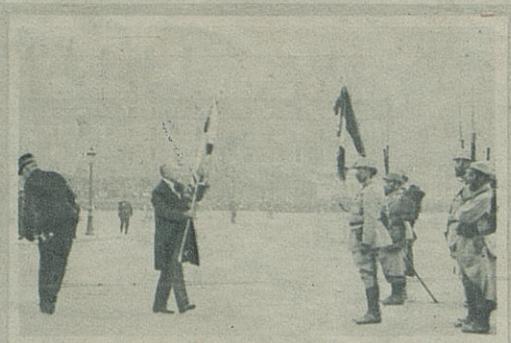
EN MARGE DE LA GUERRE



Les officiers des pays neutres, sous la conduite du g^e de Maud'huy, ont visité dans l'Est le front de nos armées. Les voici saluant le g^e de Pouydraguin.



Dœrflinger, cycliste suisse, le champion condamné à mort en Allemagne pour une prétendue affaire d'espionnage.



Pour la première fois, sur l'esplanade des Invalides, le président remet leurs drapeaux au 230^e et au 237^e régiment d'infanterie territoriale.



Le roi d'Angleterre, visitant sur le front les régiments canadiens dont la bravoure est devenue légendaire, donne un shake-hand à Lady Markam.



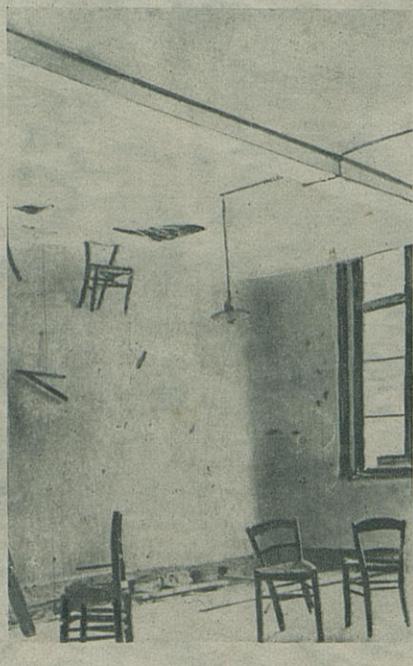
Les grands blessés revenant d'Allemagne, sont accueillis à la descente du train par des infirmières de la Croix-Rouge qui leur offrent des gerbes tricolores.



Le c^{te} Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne aux États-Unis, dont la propagande a été l'objet de vives critiques à la Maison Blanche. A côté, sa femme et sa fille.



L'arrivée des blessés, retour d'Allemagne. Sur le cliché, M. Antonin Dubost (+) converse avec le g^e Meunier. A droite, M. Herriot (x), maire de Lyon.



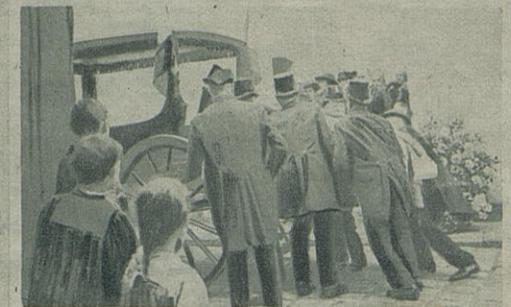
Les curieux effets d'un éclatement d'obus dans une chambre. Une chaise, projetée au plafond par l'explosion, a crevé les plâtras et y resta fixée.



Dans le cimetière de Moudros, la Commission parlementaire rend hommage à nos morts. Sur le cl. : MM. Decker David, D^r Merlin, député ; Le Hérisse, etc.



Aux Dardanelles, la commission parlementaire inspecte le service de santé. Sur le cliché : Mme Brans, MM. Le Hérisse (x), D^r Barate, etc.



A l'enterrement de Peder Ullé Jenssen, aviateur danois, engagé volontaire dans l'armée française, mort accidentellement au Bourget, le 12 septembre.

UNE SEMAINE DE GUERRE : DU 18 AU 24 SEPTEMBRE

SAMEDI 18. — L'Allemagne n'assume pas la responsabilité du torpillage de l'*Hespérian*.

— Le moratorium des loyers est prorogé.

DIMANCHE 19. — Les Allemands se sont emparés de Pinsk, qui commande les marais du Pripet. En Galicie, par contre, les Russes poursuivent le cours de leurs succès.

LUNDI 20. — Comme tout le faisait prévoir, la ville de Vilna vient de tomber. Mais on espère que l'armée russe a su se dégager à temps.

MARDI 21. — Un sous-marin allemand a été coulé dans la mer Noire.

— Les Italiens livrent aux Autrichiens une série de petits combats heureux.

EN VENTE PARTOUT
La 1^{re} livraison
LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE

photographiés EN COULEURS
par GERVAIS-COURTELLEMONT

Prix de la livraison : 1 franc

:: S'adresser pour tous Renseignements ::
ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
PARIS, 8, Bd des Capucines, PARIS

MERCREDI 22. — Nous avons repéré et détruit près d'Hampont, des pièces lourdes destinées à bombarder Nancy et Lunéville.

— La Turquie aurait cédé à la Bulgarie les territoires promis.

JEUDI 23. — A l'est de Vilna, les Russes enlèvent deux villages.

— Nos avions ont bombardé efficacement le Palais-Royal et la gare de Stuttgart.

VENDREDI 24. — Bombardement intense sur toute la ligne.

— En Bulgarie et en Grèce, un décret ordonne la mobilisation des classes 1890-1912.